BYRRH

VIN TONIQUE et APERITIF
RECOMMANDÉ AUX FAMILLES — VENTE EN 1912: 11,000,000 DE BOUTEILLES
L. VIOLET, - THUIR, FRANCE
Agents: PAUL GELPI & SONS, New Orleans

BYRRH

La Vie à Paris

La Semaine Anglaise

Je ne parle pas, bien entendu, de la semaine anglaise que réclament les travailleurs conscients; ni de la semaine anglaise des bons bourgeois anglais, l'une des plus commodes mesures du temps qu'ait inventées la paresse des hommes: car elle commence au beau milieu de la semaine des almanachs, et le week-end, ou fin de la semaine, consacrée aux jeux et aux repos, en est la partie principale. Ainsi que dans un pièce bien faite tout se précipite vers le dénouement, un bon Anglais, durant les quatre premiers jours de la semaine, ne pense guère qu'aux trois derniers; et il avancerait volontiers les aiguilles de la pendule, mais le temps réel n'en fuirait pas plus vite. Je parle de cette semaine-ci où le roi et la rein d'Angleterre sont les hôtes du peuple parisien, et qui n'est précisément pas plus longue que la vraie semaine anglaise, puisqu'ils arrivent le mardi soir pour repartir le vendredi matin.

Je me rappelais avant-hier, en les voyant suivre la voie triomphale du Bois et des Champs-Elysées parmi les cuirassiers français, les occasions que j'ai eues déjà de les voir passer, dans un autre décor et aux acclamations d'une autre foule; occasions familières ou solennelles; les plus familières sont les plus amusantes.

Tenez, je vois encore, comme si j'y étais, le roi George et la reine Mary traverser Hyde park, un soir vers sept heures, il y a deux ans, au retour de leur voyage d'Ecosse. Le cortège n'est point de grand gala, il n'y a que deux ou trois voitures de la cour, quelques horseguards. On mène les chevaux aux grandes allures, les souverains ne sont plus en représentation, et ils ont hâte de rentrer chez eux. Mais les gamins qui se baignent dans la Serpentine ont aperçu le cher roi George et la bien-aimée reine May. Ils bondissent hors de l'eau, dans une tenue que n'a prévue aucun protocole, et ils courent à toutes jambes derrière les équipages royaux, en poussant de frénétiques hourras, en agitant comme des drapeaux leurs serviettes plus ou moins blanches.

Ne craignez rien, j'ai des souvenirs plus majestueux. Voici une autre apparition. Cette fois, le cortège est infini, et il est le plus splendide que l'on puisse imaginer. Pour le voir défiler à travers Londres, la foule, venue de toute l'Angleterre, et venue du monde entier, s'est rangée dès le petit jour, sagement, le long des trottoirs. Les invités privilégiés — par dizaines de mille — ont pris place sur les estrades partout construites, aux carrefours, autour des places, autour de tous les piédestaux des statues, devant toutes les façades des maisons, qu'elles masquent: Londre est devenue comme une gigantesque ville en bois, drapée de velours ou d'andrinople, de cotonnades rouges, bleues, jaunes, amarantes.

D'un bout à l'autre du Mall, un bref commandement est répété. Les soldats vêtus d'écarlate rompent les faisceaux, ou ramassent leurs fusils qu'ils avaient posés par terre à côté d'eux. La haie se forme. Et voici déjà l'avant-garde de cette unique figuration qui franchit l'arche de l'Amirauté. C'est un de ces orchestres de cavalerie que nous ne connaissons plus que par les très vieux tableaux, avec des musiciens chamarrés d'or, et, devant eux, le timbalier qui parade sur un cheval dressé comme un cheval de cirque. Puis, les troupes métropolitaines, la marine royale, les troupes d'Afrique, d'Asie, qui portent leur uniforme de guerre et de fatigue. Puis les premiers ministres des possessions britanniques au delà des mers, encadrés des soldats de leurs Dominions. Puis, dans les landaus de la cour, ou montant des chevaux merveilleux, les radjahs vêtus de soie verte, bleu pâle ou rose, couronnés de turbans énormes et légers. Puis les horse-guards, l'artillerie de marine, les lanciers, les dragons, les hussards; un bataillon composé des officiers indiens du roi, des généraux et des maréchaux; les grands-officiers de la cour dans les calèches attelées à la daumont.

Et soudain, derrière l'Amirauté, vers Whitehall, retentit une clameur inoubliable, plus qu'humaine, un cri d'amour, qui grandit toujours, qui approche; et dans l'encadrement de l'arche paraissent les deux premiers chevaux de la voiture royale, d'un blanc de crème, les crinières tissées de soie, avec leurs conducteurs tout galonnés d'or; la deuxième, la troisième, la quatrime paire de chevaux; et la très grande voiture chargée d'armoiries, où, depuis deux heures, le roi George et la reine Mary écoutent ce grand cri de leur peuple qui monte vers eux de partout...

Autre vision, moins simplement émouvante, mais d'une grandeur si religieuse! C'est à Westminster. Depuis des heures et des heures, je suis là, dans un tribune, tout en haut de la vieille abbaye. J'ai eu le loisir de bien me mettre dans les yeux tout le décor: les estrades des pairs et des pairesses, et les balustrades du triforium habillées d'un velours frappé bleu, qui se marie à la teinte sombre des pierres; le tapis plein bleu de roi, et les deux tapis persans de couleurs claires et fondues sur les marches de l'autel; sur l'autel même et sur deux buffets de part et d'autre, le trésor des objets du sacre, des "regalia"; à l'entrée du chœur, la chaise du couronnement; à la croix du transept, le "théâtre", avec les deux trônes, et sur la droite, les trois chaises où se sont assis le prince de Galles et ses oncles.

J'ai vu, dès la première heure du matin, continuellement défiler, à travers la nef, les hommes en uniforme, les femmes en grande parure, les pairs et les pairesses enveloppés de leur ample manteau de velours rouge bordé d'hermine, et portant leurs couronnes à la main. J'ai vu arriver la procession du prince de Galles en chevalier de la Jarretière, avec son chaperon de plumes blanches. J'ai vu, entre les clercs, les grands-officiers, les porte-étandards, lentement, comme accablés par le poids de leurs immenses manteaux, George V et la reine Mary s'acheminer vers le "théâtre".

Et las de m'être tant de fois penché, malgré le vertige, en me raccrochant aux piliers vénérables, je me suis retiré à ma place d'où on ne voit rien. J'écoute les chants célestes de la maîtrise les hourras poussés au commandement. Mais un grand cri de God save the King réveille ma curiosité. De nouveau je me penche, je regarde. Et je revois le roi George.

Maintenant, il est assis sur la chaise d'Edouard le Confesseur, et c'est juste le moment où l'archevêque lui présente la couronne. Il n'est plus revêtu du grand manteau de pourpre toute en or. Il est comme une idole, et il a vraiment l'aspect que l'imagination souhaite au héros d'un fête mystique.

Et c'est encore, deux jours après le couronnement, sur l'admirable théâtre d'eau du Solent et de la baie de Spithead, entre l'île de Wight et le South-Coast. Cent quatre-vingt-quinze vaisseaux de guerre sont rangés là, comme des soldats à la parade; près de la côte, trente-six torpilleurs et destroyers formés en carré; derrière eux, les plus petits bateaux et les sous-marins; parallèlement à la plage de Portsmouth et obliquement aux sables de Ryde, les grands navires, sur trois lignes d'un kilomètre et demi chacune. Ces formidables masses sont d'un uniforme gris où l'on voit à peine scintiller quelques éclairs d'acier ou de cuivre roux. Sur une quatrième ligne, les cuirassés des puissances étrangères, du même gris sombre, sauf l'allemand, qui est gris clair, et l'argentin, qui est tout blanc. Au milieu de la rangée est notre Danton, à côté duquel, tout à l'heure, le yacht royal Victoria-and-Albert viendra prendre son mouillage. Enfin, sur deux autres lignes sont rangés les yachts, presque tous d'un blanc de neige ou de lait, et encore, jusqu'à la plage même de Ryde, des centaines et des centaines de bateaux plus petits.

A midi moins cinq, on tire un seul coup de canon, et le grand pavois est hissé sur tous les navires, instantanément. Le vent vif agite toutes les petites flammes multicolores; le tableau sévère, gris sur gris, est devenu soudain un tableau bigarré. Le yacht Victoria-and-Albert, précédé du yacht Irène, escorté du yacht Alexandra, suit d'un bout à l'autre la première ligne, vire encore. Je vois distinctement le roi, grave, impassible. Les équipages, massés sur les ponts des navires, le saluent quand il passe; mais le vent, qui souffle de plus en plus fort, emporte ailleurs tout bruit, et il semble que la grandiose parade s'accomplisse dans un silence absolu.

Le transport Soudan, à bord duquel l'Amirauté offrait aux représentants de la presse une hospitalité très somptueuse, avait suivi le même chemin avant d'aller prendre son ancrage. Nous aussi, nous avions passé la revue des cent quatre-vingt-quinze navires, une heure ou deux avant le roi; et les équipages ne nous devaient point le salut, mais en croisant devant les cuirassés des puissances étrangères nous leur faisions quelques signes de politesse; et je ne puis oublier que ces manifestations, assez discrètes, même dans les eaux du cuirassé japonais, devinrent, chaleureuses dès que les passagers du Soudan, presque tous Anglais, approchèrent le Danton et reconnurent nos couleurs. Ils poussèrent, non pas au commandement, mais spontanément et de tout leur cœur, un triple hourra, et ils crièrent: "Vive la France!"

Tous ceux de nos compatriotes qui franchissent souvent le détroit savent bien que, depuis dix ans, ces hommages affectueux leur sont rendus à tout propos. Les politiques, sceptiques et raisonnables par devoir de profession, ne se lassent pas de nous remontrer que la cordialité n'est pas l'essentiel de l'Entente cordiale, et que les deux peuples sont unis par l'intérêt. En France plus peut-être qu'en Angleterre, en France où nous avons été si souvent dupes de notre bon cœur et de notre générosité romanesque, nous nous méfions de ce qui est pur sentiment, nous en avons comme une fausse honte, un peu naïve. Nous nous piquons d'être devenus des utilitaires, nous prenons un air sérieux, et pour un peu nous dirions à nos amis anglais: "Vous savez, nous sommes aussi forts que vous, nous vous aimons bien, mais c'est d'abord parce que nous y trouvons notre intérêt. Vous aussi."

Mon Dieu, cette disposition d'esprit ne fait de mal à personne, et elle ne change rien à ce qui est. Ne la combattons point, quitte à en sourire, et ne renonçons pas à nos belles chimères, qui n'étaient pas des illusions. Celui-là, je le proteste, a dit une grande fausseté, qui a nié l'importance du sentiment dans les choses de la politique. Les peuples aussi ont une âme et un cœur, et comment n'en auraient-ils point? Ce sont des personnes, on ne me refusera point cela, je pense, en un temps où la conscience nationale s'est réveillée dans tous les pays du monde.

Nos aînés ont pu craindre que la figure de l'humanité ne devînt uniforme et banale par toute la terre. Et en effet, la plupart des différences qui n'étaient que pittoresques se sont effacées presque entièrement; mais par une chance inespérée, tandis que les costumes devenaient quasi pareils sous toutes les latitudes, les âmes demeuraient diverses, et même accusaient leur diversité.

Les peuples sont des personnes; dont la physionomie est assez originale pour inspirer à d'autres personnes collectives de véritables sentiments, de sympathie ou d'antipathie, ou même d'amour. Je ne pense pas avoir besoin de l'établir par raisonnement. Des faits que nous connaissons tous, et qu'il serait parfois un peu délicat de rappeler, suffisent à prouver que nous aimons positivement, à titre de Français, ou que nous n'aimons pas, d'autres peuples. Les diplomates n'ont pas tort de ne considérer que l'utile d'une liaison comme l'Entente cordiale. Mais nous, qui avons le bonheur de n'être point de la Carrière, nous pouvons envisager une autre face de la vérité: ce n'est pas la moins séduisante. Quand deux pays comme l'Angleterre et la France s'éprennent, si j'ose dire, l'un de l'autre, les gens sérieux déduisent les causes historiques de ce grand fait d'histoire; mais pourquoi les penseurs frivoles ne se divertiraient-ils pas à esquisser le roman psychologique de cette belle aventure?

Ce serait un roman d'analyse, tout pareil à ceux dont les héros sont un monsieur et une dame, et le premier chapitre aurait naturellement pour objet d'éétudier chez les deux personnages le phénomène que Sendhal appelle la cristallisation. Cette cristallisation s'est faite, chez le personnage français, d'une assez bizarre manière: les premiers symptômes ont été l'anglomanie, et une ignorance vraiment prodigieuse du caractère de nos amis futurs. Je ne parle pas des grands coups que nous échangions avec eux, qui sont de bon augure, comme l'on sait. Au temps même que nous les échangions, nous étions déjà anglomanes, et nous ne comprenions rien du tout à nos adversaires et amis. Nous ne les comprenions pas après avoir lu les Mémoires de Gramont. Je ne jurerais pas que Voltaire lui-même, qui avait vécu parmi eux, les eût pénétrés, et j'ai bien peur que Beaumarchais ne croie pas écrire une bourde, quand il affirme que goddam est le fond de la langue anglaise.

Notre ignorance de leur pays n'était pas moins grossière; je n'oserais pour notre honneur compter combien il y a peu d'années que j'entendais un homme de lettres éminent dire au retour d'un tardif voyage et d'une visite d'Oxford: "C'est admirable, et on ne le sait pas!"

Quelques personnes le savaient déjà. M. Taine avait donné des conférences à Oxford, et un chapitre de ses Notes sur l'Angleterre est consacré à la vie d'université. Mais peut-être qu'en ce temps-là, ceux qui pratiquaient la "littérature d'imagination" ne se souciaient pas beaucoup de M. Taine ? Déjà aussi, M. Paul Bourget avait publié ses Sensations d'Oxford. Il nous avait enseigné à être les admirateurs respectueux, quelques-uns les fidèles pèlerins de la ville de beauté ou l'on veut retourner toujours quand on y est allé une seule fois, et dont les Anglais eux-mêmes redoutent la mystérieuse empreinte, que depuis lors plusieurs Français ont reçue. N'est-ce pas là qu'il faut aller surprendre le secret de la jeunesse anglaise, formée, selon le vœu de Platon, par la gymnastique et la musique, au point de nous suggérer le souvenir et parfois l'illusion de l'antique race des Hellènes, parmi des monuments plus récents et moins parfaits mais dans un décor de nature plus magnifiquement épanouie.

Je reviens à mon roman psychologique, ou plutôt je n'y reviens pas, car je n'ai pas la prétention d'achever cette ébauche en quelques lignes. Je veux seulement noter, entre autres, une de nos plus curieuses méprises sur le caractère anglais: nous leur avons si continuellement attribué avant de les connaître un peu moins mal, toutes les qualités ou les défauts qui sont précisément le contraire de leurs manières d'être véritables, que c'est à croire que nous le faisons exprès. Mais nous le faisons de bonne foi; et lorsque, par anglomanie, nous nous appliquions à avoir l'air "très anglais," la façon que nous avions de l'être ne prouve que trop la sincérité de l'idée fausse que nous nous faisons de nos modèles.

Tous les Français ne croyaient assurément pas que tous les Anglais fussent pareils à l'Anglais de vaudeville; mais ce qu'ils en croyaient ne valait guère mieux; et qui par exemple se fût avisé, il y a encore très peu de temps, que le dernier peuple d'Europe où l'on puisse actuellement trouver ce que Sendhal cherchait à Milan, une hospitalité cordiale et discrète, de la bonhomie, le respect le plus ingénieux de la liberté des autres, c'est le peuple anglais? Stendhal, qui n'avait aucun soupçon de ces précieuses qualités aglaises, serait bien étonné d'apprendre qu'il se plairait aujourd'hui davantage à Londres qu'à Milan, et pour les mêmes motifs.

On l'étonnerait sans doute plus encore en lui révélant, ce qui est pourtant vrai, qu'il y a une parenté très étroite entre l'esprit français et l'humour anglais; et qui sait si ce n'est point là une des raisons les plus fortes de notre sympathie réciproque? Deux peuples sont bien près de s'entendre quand ils ont la même manière de plaisanter.

Cela n'empêche pas les sentiments; et je me rappellerai toujours avec émotion les vieilles demoiselles qui, dans les rues de Portsmouth, il y a dix ans, me secouaient les mains, bien que je n'eusse pas eu l'honneur de leur être présenté, et m'assuraient "qu'elles aimaient tant la France!"

Je n'oublierai jamais comment nos matelots et ceux de la marine royale fraternisaient: ils ne sont pas polyglottes, ils avaient renoncé à faire la conversation; alors, ils se chantaient tour à tour les chansons de leur pays. Ils entraient aussi dans les bars...

Je n'oublierai jamais qu'au grand mât du Victory, à bord duquel mourut Nelson le jour de Trafalgar, un drapeau anglais et un drapeau tricolore étaient arborés, noués ensemble, et que sur le pont un orchestre jouait la Marseillaise, chaque fois qu'un cuirassé français faisait son entrée dans le port.

Surtout, je n'oublierai jamais les emblèmes et les devises qui pavoisaient toutes les maisons. J'avais relevé cette inscription, tracée en grosses lettres noires sur une bande de calicot:

Vivent les charmants Français, nos amis et nos alliés de toujours!

Celui qui a écrit cette phrase ne tient évidemment aucun compte de l'histoire; mais n'est-ce pas justement ce qui fait le charme et le prix de sa déclaration?

ABEL HERMANT.

CENDRES CENDRES
A vendre en n'importe quelle quantité.
Spécialité de wagons complets
THOMAS M. JOHNSTON
1925 RUE ANNONCIATION
Téléphone Jackson 1445
Terrains mis à niveau. Tombereaux à louer

PLUS D'APPETIT ??
Prenez alors un verre de
"DUBONNET"
Le grand tonique et apéritif français, supérieur au meilleur
COCKTAIL
Vendu dans tous les hôtels, restaurants et clubs de la Nouvelle-Orléans et aussi par tous les marchands de vin et les épiciers

Insistez sur l'original
"DUBONNET"
et évitez les contrefaçons
E. C. VILLERE CO
Distributeurs pour le Sud

CHARLES HARDWICK ET COMPAGNIE, LTD.
CONFECTIONNEURS DE
Vêtements d'Hommes
141 RUE CARONDELET
Il n'est pas surprenant de voir que l'homme qui réussit reconnait que le fait d'être correctement habillé et à la mode, est une indication de qualités qui prouvent une disposition spéciale pour la réussite dans la vie.
Le fait d'être bien mis assure l'entrée des meilleurs endroits et constitue un passeport pour les positions qu'un homme capable croit être en mesure d'occuper.
Nos prix sont raisonnables.
mars 22-29 mai 3-10

VOS PAPIERS DE VALEUR (SECURITES, CONTRATS, LIVRES DE BANQUE)
OÙ SONT-ILS?
Pour une location annuelle minime vous pourrez garantir ceux-ci contre l'incendie et le vol dans nos caveaux, qui sont gardés jour et nuit
$1.00 PAR AN.
Whitney-Central Banks
RUES ST. CHARLES ET GRAVIER.

TÔLES PLISSÉES ET GAUFRÉES
TOITURE
Fourneaux et Poëles
B. V. REDMOND & SON, 314-316-318-320 rue Chartres
5 avril—13 dim

CITIZENS' BANK AND TRUST COMPANY
DE LA LOUISIANE
Successeur de la Banque des Citoyens. Etablie en 1833.
No. 620 RUE GRAVIER.
Toujours prudente et conservatrice dans toutes les affaires de banque.
Le Département des Epargnes, Accepte des Versements aux taux de 3 1-2 pour cent d'intérêt. $1.00 OUVRE UN COMPTE. Nous sollicitons votre clientèle
CHARLES J. THÉARD, Président.
H. C. GRENIER, Caissier. GUS PITOT, Directeur du Département des Épargnes
CETTE BANQUE EST DÉPOSITAIRE DE LA COMMISSION DE LA DETTE DE LA VILLE
4 avril—6m—dim-merc-ven

PHONE MAIN 3486
"Smith, The Sign Man"
(Spécialité d'Enseignes)
606 RUE GRAVIER
Service très prompt. Prix raisonnables
26 avril—5 sem—dim-mar-ven

MINO MINO
Téléphonez RIECKE
MAIN 1525
Parcequ'il n'a pas été chercher Riecke pour poser des toiles métalliques aux portes et fenêtresde sa maison.
TÉLÉPHONEZ MAIN 1525
Les meilleures toiles métalliques se trouvent chez
RIECKE CABINET WORKS
MINO MINO
Pourquoi a-t-il été PIQUÉ ?
6 mai—9f

L'ABEILLE

L'Abeille Bourdonne Constamment
¶ Dans les meilleures demeures Françaises de la Nouvelle Orléans et de ses environs.
¶ Ce journal convient à mille acheteurs qui ne peuvent être approchés par un autre moyen.
¶ Téléphonez 3487 Main et demandez que notre "ad man" aille vous voir.